

QUAND JE TRAVERSERAIS LE FLEUVE...

“Quand la mémoire va chercher du bois pour se réchauffer de la nostalgie, elle ramène seulement les plus belles buches...”

C’est vrai que “l’homme ne retourne jamais dans le sein de sa mère, mais revient bien volontiers à son village natal.”

Je me rappelle, un été, quand j’étais jeune étudiant en Europe, d’un de mes retours chez moi en Afrique, au village, notre village accroché à la montagne.

Nous sommes des gens de montagne. Au moins c’est ainsi qu’on nous surnomme, même si en vérité, le point culminant approche à peine les 900 mètres. Il est vrai que “celui qui n’est jamais sorti de chez lui, pense que seule sa mère sait bien préparer la sauce.”

Un soir de cet été là, une soirée de pleine lune, une lune qui illuminait la nuit comme en plein jour en un ciel étoilé.

Un ciel si proche, qu’il semblait pouvoir le toucher avec les doigts avec comme fond sonore le bruit répétitif et lancinant du tam-tam rituel de quelque cérémonie vodou, que le vent portait et reportait comme l’effluve d’un parfum.

Ce soir là mon père, avant de se congédier pour la nuit avec sa phrase habituelle “je vais au lit, que Dieu nous réveille”, m’a dit:

-Demain matin il faudra se lever très tôt, parce que nous avons un jugement dans le quartier d’Ablomé.

Puis, voyant mon regard interrogatif, continua:

-Oui, je sais que tu n’as pas encore atteint l’âge pour siéger avec nous, mais les anciens ont décidé que ton niveau d’étude, et le fait que tu as voyagé, te donnent le droit de t’asseoir sous l’arbre à palabre. Vas te reposer, demain tu seras des nôtres à Ablomé.

Je n’avais pas encore totalement réalisé l’honneur qu’on me faisait, que mon père était déjà rentré dans sa chambre.

J’ai passé la nuit à ruminer mille pensées : sur comment je devais me comporter, si j’aurai eu la patience nécessaire pour affronter tous les rituels codifiés de la palabre, moi qui étais désormais habitué à parler en synthèse, à arriver tout de suite au cœur du problème, etc.

A dire vrai, ma femme se lamente encore aujourd’hui de ma longueur à papoter, mais on sait bien “qu’un tronc de bois même s’il reste pendant des années dans le fleuve ne devient jamais un crocodile.”

Je m’étais peut-être à peine endormi quand j’ai senti la main douce mais résolue de mon père me secouer. Mon Dieu, il était quatre heures et demie du matin!!! Je me suis réveillé comme de coutume chez nous sans dire un mot, parce qu’on ne peut pas se parler sans avoir lavé la bouche, parce que la bouche est le temple de la parole et la Parole chez nous est une chose sacrée.

Après avoir rincé la bouche, je me rendis chez mon père et le corps à moitié plié, lui présentai mon salut avec la main droite tendue vers lui et la main gauche soutenant le coude de l’avant-bras droit:

-Il s’est fait jour.

Il répondit:

-Il s’est fait jour. Tu t’es éveillé?

-Oui. Merci pour hier.

-Il n’y a pas de quoi.

Il est d’usage de remercier les gens des faveurs des jours précédents parce que dans une société comme la nôtre, où règne la loi de la solidarité, “l’unique qui permet de survivre”, on est toujours redevable de quelque chose envers quelqu’un.

Après ce bref salut ponctué de silences, nous nous acheminions vers Ablomé. Bien que ce fût l’aube, le long des sentiers qui côtoyaient les cases, nous entendions, mélangés aux ronflements derrière les petites fenêtres ouvertes, l’aboiement d’un chien, les pleurs d’un enfant affamé, les premières timides tentatives d’un coq et le bruissement régulier des balais (fabriqués avec des rameaux de palme) des jeunes filles qui déjà nettoyaient les cours. Mon père avançait

avec son kente drapé autour des reins et une partie excédante du tissu jetée sur l'épaule gauche (comme faisaient les anciens romains), mâchant un morceau de bois que nous utilisions pour nettoyer les dents.

A cet horaire imprécis entre la nuit et le jour, avec l'air encore alourdi des rêves des hommes, nous marchions d'un pas alerte. Nous nous arrêtions seulement pour saluer ceux qui allaient aux champs pour travailler, et ceux qui allaient aux toilettes publiques faites d'un tronc d'arbre jeté là parallèlement à un fossé où l'on se faisait naturellement conversation en même temps que les besoins physiologiques. Il est d'usage de se saluer en chemin, même si l'on ne se connaît pas:

-Il s'est fait jour.

-Il s'est fait jour.

-Tu t'es réveillé?

-Et les enfants?-(sous entendu: « comment vont-ils? » même si tu n'en as pas)

-Et la femme?

-Et le mari?

-Et le papa?

-Et le travail?

Pendant ce temps on se dépassait, mais le salut continuait come un écho de litanie monastique:

-Salue-moi ceux du champ!

-Saluez-moi ceux d'Ablomé!

-Oui...et merci pour la faveur d'hier.

-Il n'y a pas de quoi.

Tant que la personne était à portée de voix, puis on rencontrait quelqu'un d'autre et on recommençait de nouveau. La parole, la salutation chez nous sont des choses sacrées et ne pas se saluer était inconcevable, plein de signification, d'un mauvais présage...

Ainsi nous sommes arrivés à Ablomé, dans la cour de la vieille Nukuku. Nukuku dans ma langue veut dire "chose morte" et en Europe on dirait tout de suite "quel laid nom!". Au contraire c'est un nom de souhait, parce que ses parents continuaient à perdre à la naissance tous les enfants nés avant elle. C'est pour cela qu'à sa naissance, sa maman l'a appelée Nukuku "Chose morte" pour la faire vivre, parce que l'appelant ainsi, elle était sûre que la Mort ne l'aurait pas prise. Qu'est ce que la Mort pouvait faire d'une chose morte? En effet elle l'a épargnée jusqu'à en faire une vieille grogneuse avec le visage sillonné par les vicissitudes de la vie.

Force et puissance de la Parole, du Nom, du Verbe: Le Verbe peut donc vaincre la mort...

La cour de la vieille Nukuku était déjà grouillante de personnes, et un chœur de "Bien arrivés vous qui avez marché!" nous a accueilli à peine nous en avons dépassé le seuil. Nous nous sommes assis sous la paillote dans la cour avec les anciens et les notables du village en demi-cercle vers la maison de la vieille.

Comme de coutume, on nous porta de l'eau dans unealebasse en signe d'accueil. Après avoir versé quelques gouttes à terre comme l'exige les usages pour les esprits de nos ancêtres (je crois qu'en Europe on a l'habitude de lever le verre en haut pour prendre le ciel à témoin). Nous en avons bu une gorgée, sans trop nous soucier de sa couleur et encore moins de ses petits locataires.

Je me suis tourné pour regarder autour de moi. Sans aucun doute, j'étais le plus jeune de l'assemblée. Au milieu du demi-cercle, était assis le chef du village que tous nous appelons avec respect Togbe soit "grand père", non parce qu'il était vieux ou le plus vieux, mais parce qu'il incarnait la sagesse. En effet, dans nos pays, avant l'évènement de la colonisation et donc de la culture écrite, il y avait seulement la culture orale. L'histoire, le savoir, les us et coutumes, les traditions, les règles sociales, tout se transmettait de bouche à oreille, c'est à dire avec la parole. Donc plus longtemps on survivait, plus de choses on savait et plus d'expérience de vie on avait. Plus vieux on devenait, plus sage on devenait, parce que on était forgé par l'expérience de la vie. A ces temps là, les historiens du village étaient les griots, des espèces de troubadours. Et le soir

les grands-parents transmettaient les règles de la société et les histoires du village à travers des fables, des proverbes et des devinettes. Les anciens sont la mémoire historique de nos villages, et c'est ce qui a fait dire cette fameuse phrase à un écrivain africain: « En Afrique, quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle ».

Au milieu du demi-cercle, Togbe, le chef du village, était assis entouré de ses dignitaires, de notables et anciens du village.

Certains aspiraient de leur pipe en terre cuite, de voluptueuses bouchées de fumée, tandis que d'autres prisait du tabac moulu recueilli sur l'ongle du pouce, puis éternuaient fortement. D'autres encore mâchaient avec évidente satisfaction des morceaux de cola. Certains me regardaient, puis retournaient le regard sur mon père et approuvaient silencieusement avec la tête comme font les lézards. J'entendis une voix dire:

-Le fils de Fofòè est désormais un homme!

Un des dignitaires, Yawovi, de la famille de Nukuku leva la voix et dit:

-Agoo!!!-(qui veut dire soit "s'il vous plaît" que "silence") deux fois de suite.

Et tous arrêtaient de parler entre eux pour diriger leurs regards vers lui.

-Agoo!!!

S'accroupissant en direction du chef il dit:

-Togbe bon arrivé- puis vers les autres-bon arrivés.

Un des anciens, papa Wadefe, répondit:

-Togbe notre chef, vous fait savoir qu'il est en paix et qu'il espère qu'il en est ainsi de vous tous.

Et tous en chœur approuvèrent.

-Togbe-reprit papa Wadefe-Togbe voudrait savoir la raison de cette convocation matinale, même s'il est vrai que ce que l'on sème de bonne heure donne bien vite des fruits; il est vrai toutefois, qu'on n'allume pas du feu si l'on n'a rien à y mettre. Que nous disent les anciens de la famille de Nukuku?

Il y eût un long silence durant lequel chacun méditait sur le sens de ces mots, sur la sagesse du vieux Wadefe et sur sa connaissance de l'art de la parole, et des proverbes. Chez nous on dit que "Les proverbes sont l'huile de palme qui fait passer les mots avec les idées", que "Le proverbe est le cheval de la parole, quand la parole se perd, c'est grâce au proverbe qu'on la retrouve".

Après ce silence, le dignitaire Yawovi reprit la parole s'adressant au vieux Wadefe:

-Je prie papa Wadefe d'écouter avec son esprit et son cœur mes mots, et de les transmettre à notre chef, de façon que ces mots puissent joindre au cœur et à l'esprit de tous ceux qui sont ici présents. Voilà, nous tous ici présents, savons que nous sommes dans la cour de la vieille Nukuku. Ma cousine Nukuku comme vous le savez tous est gravement malade et elle est alitée depuis quinze jours dans une des chambres, ici devant nous: ces heures sont désormais comptées et elle est entrain de se préparer pour prendre le sentier qui porte au grand fleuve...(vous devez savoir que chez nous, on croit que la vie et la mort côtoient les deux rives d'un même fleuve. Mourir n'est rien d'autre que traverser le fleuve).

Hier-reprit Yawovi-sa fille Abra qui désormais vit en ville depuis des années, est venue nous trouver pour nous demander de l'aide, parce que sa mère il y a de cela quelques années, après une furieuse discussion avant qu'elle ne s'en aille définitivement de la maison, lui a dit ces textuelles paroles: "Fait ce que tu veux ma fille, mais aussi vrai que je m'appelle Nukuku, quand je traverserai le fleuve ...tu le traverseras avec moi".

A ces mots si graves, un frisson secoua dans un silence glacial toute l'assemblée. Puis Yawovi reprit à expliquer qu'avec la mère sur le sentier du fleuve, Abra commençait à se sentir mal en ville. Elle sentait chaque jour comme une brûlure dans son corps, parfois au ventre, parfois dans les jambes, puis aux flancs. Elle commençait à sentir dans tout le corps comme des fourmis courir sous la peau, ou comme du courant électrique sous les cheveux. En ville, la médecine des blancs n'y comprenait rien, on lui donnait des gouttes qui ne faisaient que l'endormir.

Enfin Abra, exténuée, alla consulter un devin qui lui a dit regardant les cauris: “Parfois il est difficile séparer l’ongle du doigt, le pilon du mortier...retourne au village et tu comprendras...”

Abra est retournée au village pour voir sa mère agonisante, pour se souvenir de la terrible phrase: « quand je traverserai le fleuve ...tu le traverseras avec moi ». Elle est revenue pour comprendre la force et le pouvoir de la Parole, du Verbe. Le Verbe qui peut vaincre la mort. Le Verbe qui peut vaincre la mort, peut donner la mort?

Le conseil de famille immédiatement convoqué, alla voir la vieille alitée pour lui demander de retirer ces mots, pour ne pas ajouter une disgrâce à une autre. Mais à leurs supplications, elle répondit seulement avec le silence.

-Voilà pourquoi nous vous avons réveillé ce matin pour demander votre avis. Nous savons que le fleuve fait des déviations parce qu’il n’y a personne pour lui indiquer le droit chemin. Ici s’éteint ma voix-conclut Yawovi.

Papa Wadefe, après un long silence, se tourna vers le chef du village et dit:

-Togbe, les paroles de ton fils te sont parvenues?

Il répondit affirmativement, puis, se tournant à son tour vers le reste de l’assemblée:

-Assemblée, vous avez entendu les paroles de Yawovi?- et tous répondirent affirmativement.

Papa Wadefe se tourna vers le chef du village et dit:

-Togbe, écoute mes paroles et que les ailes du vent les transportent jusqu’au cœur de Yawovi. Dis-lui que le conseil des anciens est honoré de sa confiance, mais comme l’on ne peut demander à l’aveugle de distinguer le blanc du noir, il ne peut pas demander de rendre un jugement, sans nous dire ce qui c’est vraiment passé entre Nukuku et sa fille jusqu’à l’amener à prononcer une aussi grave sentence.

Togbe se retourna vers Yawovi:

-Tu as entendu?

Yawovi répondit:

-Togbe, soyez mon messenger auprès de papa Wadefe et de toute l’assemblée. Nous tous ici rassemblés, nous connaissons bien l’histoire de Nukuku et d’Abra. Nous tous savons comment elle est devenue irascible depuis que son mari s’était enfui avec la femme étrangère. Nous savons combien Nukuku était exigeante envers sa fille, quand déjà toute petite, elle lui faisait balayer mille fois la cour, parce qu’elle n’était jamais assez en ordre pour elle. La sauce de sa fille n’était jamais de son goût; des fois, elle était trop ou peu salée, d’autre fois, elle était trop ou peu pimentée. Tous ici nous nous souvenons que lorsqu’Abra atteignit l’âge de choisir un homme pour sa vie, aucun de ceux qui demandaient sa main, n’en était digne. L’un parce qu’il était trop pauvre, l’autre parce qu’il était trop maigre ou parce qu’il avait des cicatrices sur le visage. Abra, en brave fille a toujours été obéissante, parce qu’elle savait que la barbe ne peut enseigner aux cils, parce que même si elle est plus longue ou plus grise, elle a vu le jour après eux.

-Voilà pourquoi, reprit Yawovi, quand Kossikuma qui venait toujours en vacances de la ville, demanda sa main, et sa mère une fois de plus s’y opposa, Abra se rebella et après l’énième discussion, elle s’en alla vivre avec son homme en ville. Abra est actuellement ici, et qui mieux qu’elle peut parler de ses problèmes? Donc si Togbe m’en donne la permission et l’assemblée le consent, j’appellerai Abra pour nous raconter son histoire.

Au fond de moi, je me disais que la situation était déjà claire, une fois de plus, la puissance du Verbe s’était manifestée.

Dire chez nous que la Parole, le Verbe s’est incarné est une chose tout à fait naturelle. Tant de fois j’avais entendu dire que quand un enfant est gravement malade, c’est que les parents se disputent trop souvent, et que les graves offenses qu’ils se disent, s’incarnent comme maladie dans le corps de l’enfant. Et tant qu’ils ne se réconcilient pas, l’enfant ne guérira point.

Abra fut introduite devant le conseil, et elle commença à narrer son histoire.

C’est vrai que la langue de l’homme, est comme la pluie dans la saison sèche, et celle de la femme, comme la pluie dans la saison... des pluies. Après qu’elle nous eût raconté son histoire

dans les moindres détails, on sentait un peu de fatigue s'emparer de l'assemblée, parce que certains avaient commencé à parler entre eux en vives discussions.

Papa Wadefe dû intervenir:

-Agoo!!! Que Togbe écoute pour l'assemblée, de façon que cela puisse parvenir à l'esprit de tous les présents, que malheureusement l'oreille n'a seulement qu'un trou et ne peut donc entendre mille choses à la fois.

Puis se tournant vers Abra:

-Nous t'avons écouté, nous sommes des invités dans ta maison, nous avons la gorge séchée, qu'en dis-tu?

A ce rappel peu voilé, tout le monde éclata de rire et Abra tout de suite fit apporter du vin de palme. Le chef du village après une brève prière pour les ancêtres, en versa quelques gouttes par terre, puis la calebasse passa de main en main, pour désaltérer tous avec le vin blanchâtre à peine fermenté.

Papa Wadefe reprit:

-Togbe, écoute pour Abra et Yawovi. Nos ancêtres disent que la langue se trouve au milieu des dents, mais il arrive que les dents la blessent. D'autre part pour réconcilier on n'amène pas un couteau qui tranche, mais une aiguille qui coud, et s'il faut aiguïser le couteau, on ne peut le faire d'un seul côté. Pour cela nous devons écouter aussi l'autre version des faits.

A partir de ce moment, commença un défilé de parents et connaissances: certains pensaient comme Abra, d'autres comme la vieille Nukuku; reprochant à la fille son ingratitude, pour être partie en ville à faire qui sait quelle vie laissant la vieille toute seule, sans jamais retourner la voir, sans jamais donner signe de vie.

La discussion se poursuivit ainsi jusqu'au coucher du soleil; on s'arrêta juste à peine le temps de manger un plat de *foufou* de manioc à peine pilée par les femmes, accompagné de sauce graine. Entre temps, le vin de palme, soit le frais que le distillé coulait à flot. Quand le soleil rouge s'en alla s'enrouler dans ses draps de nuages blancs, et l'esprit commençait à s'embrumer et la langue des présents à devenir pâteuse, papa Wadefe demanda au chef du village de reporter la discussion au lendemain.

Mon père et moi, sommes rentrés à la maison épuisés et silencieux, chacun de nous absorbé dans ses pensées.

Le lendemain à l'aube, nous étions tous de nouveau dans la cour de Nukuku à discuter de cette histoire. On entendit plus ou moins les mêmes choses, dites avec des mots différents, colorés de dictons et de proverbes différents.

Vers midi, papa Wadefe intervenait pour dire que désormais nous en avons assez entendu et rappeler à tous que "La mort ne tient conseil, ni sonne le corne" et que "S'il est vrai qu'il faut du temps pour grandir, il en faut peu pour mourir". Donc il fallait prendre rapidement une décision avant que n'avienne l'irréparable.

En effet durant la nuit, l'état de santé de la vieille Nukuku s'était empiré, comme d'ailleurs celui de sa fille Abra qui était alitée, fiévreuse.

Il est vrai que "La noix de cola dans la bouche du voisin ne nous semble pas amère" et que "La dent fait mal seulement dans la bouche de celui qui l'a pourrie", mais le rappel de papa Wadefe nous reporta tous au tragique et gravité de la situation.

Après une heure de conseil, on convenait sur le fait que "L'épine sortira d'où elle est entrée": il fallait convaincre, tant qu'il était encore temps, la vieille Nukuku à rétracter sa phrase fatidique: "Quand je traverserai le fleuve...tu traverseras le fleuve avec moi".

Encore aujourd'hui, je ne m'explique pas pourquoi le conseil a choisi papa Wadefe et moi, qui étais à mon premier conseil et qui n'avais même pas prononcé un mot. Je ne sais pourquoi on nous a choisi pour aller parler à la vieille agonisante.

Quand nous sommes entrés dans la chambre, l'obscurité contrastante avec la luminosité de la cour, ne m'a pas permis de la voir tout de suite. Peu à peu mes yeux, s'habituant à l'obscurité, et à la faible lumière de la lampe à pétrole, l'apercevaient étendue sur la natte, crispée et

recroquevillée en position fœtale. Une des femmes qui la soignait s'approcha de son oreille et lui dit:

-Sœur Nukuku, nous avons des visites, papa Wadefe et le fils de Fofòè sont venus te trouver.

Et papa Wadefe à ma grande stupeur dit:

-Non, moi je suis venu seulement accompagner le jeune fils de Fofòè, qui a quelque chose à te dire.

A ces mots, une panique indescriptible s'empara de moi et je sentis ma langue devenir lourde et de bois, tandis que mes jambes commençaient à trembler.

Recueillant en moi tout mon courage, je me rapprochai de la vieille Nukuku et prenant ses deux mains dans les miennes, je lui ai dit.

-Mama Nukuku, je suis venu te parler comme le ferait ton petit fils, le fils d'Abra. C'est vrai qu'on ne peut plus avaler la salive crachée, mais s'appuyer sur le grenier du voisin n'a jamais rempli le ventre. La mort d'Abra ne te redonnera certainement pas la vie, mais laisserait ton petit fils tout seul. Que deviendra-t-il? Tu sais mieux que moi qu'un pilier seul ne fait pas une maison, et qu'une mère qui n'est pas la tienne ne connaît pas ta faim. L'oiseau ne vole pas avec les ailes d'autrui, la vie ne tourne pas la tête en arrière pour aller de l'avant et il est juste que quand l'éléphant meurt, ses défenses restent. Penses-y Mama et pardonne, parce que là où tu vas la rancune ne protège pas du froid de la nuit. Serres-moi la main, si tu voudras me faire comprendre de vouloir pardonner, serres-moi la main!

Je n'ai rien dit d'autre parce qu'il n'y avait rien d'autre à dire, et, dans l'immobilité du silence qui imprégnait la pièce, je sentais les regards brûlants de papa Wadefe et de la femme sur mes mains. Je sentais le souffle plaintif de la vieille Nukuku s'affaiblir toujours plus et je comprenais qu'elle était prête pour le gué. Alors, vaincu et résigné au destin, j'ai commencé à retirer mes mains des siennes quand soudain je sentis ses doigts glacés et décharnés s'accrocher à mes mains avec une force inattendue. Puis comme dans un rêve confus, je vis papa Wadefe bondir, courir hors de la chambre et crier:

-Vite vite, elle a retiré, elle a retiré.

Ensuite il revint dans la pièce avec unealebasse d'eau dans une main et une feuille d'herbe dans l'autre. Il tritura la feuille jusqu'à en faire sortir le suc goutte à goutte dans l'eau.

Et, aidé par la femme, il souleva la tête fragile et blanchie de Nukuku pour lui faire rincer la bouche, pour laver définitivement ces terribles paroles prononcées des années auparavant.

La Parole, le Verbe, la Puissance du Verbe, fait que chez nous, encore aujourd'hui quand quelqu'un dit à l'autre "je ne te parles plus", vraiment ils ne se parlent plus. Pour retourner à se parler de nouveau il faut laver le temple de la parole, se laver la bouche pour la purifier de la parole dite.

Sortant de la chambre de la vieille Nukuku, je me sentis comme vidé, je chancelai à la lumière intense et aveuglante de la cour.

J'ai cherché mon père dans la foule, qui du voisinage s'était reversée dans la cour avec des cris de joie, submergeant le conseil. Papa Wadefe, sortant à son tour, me prit sous les bras avec douceur et me porta devant Togbe. Sa face ridée était lumineuse et riante. Je vis enfin mon père qui me regardait, cherchant à cacher la fierté qui transparaît de ses yeux rayonnants. Il s'approcha de moi sans dire un mot, ses yeux parlaient pour lui. Puis, me prenant par la main, il me porta à ma chaise. En m'asseyant j'ai compris d'avoir enfin gagné ma place dans le conseil des sages du village.

La vieille Nukuku, nous laissa cette nuit-là pour traverser le fleuve. Et Abra? Abra le lendemain n'avait plus de fièvre.

"Quand la mémoire va chercher du bois pour se réchauffer de la nostalgie, elle ramène seulement les plus belles bûches...", mais je me rappelle que chez nous, *la Parole est une chose sacrée.*

KOMLA-EBRI Kossi, Ponte Lambro 26/01/1997.